

2024

LE CRI

by erkan

Tu es à genoux, les mains croisées derrière la tête au niveau de la nuque.

Tu as froid, peur, très envie de pisser.

Tu as essayé de parler, de demander, de comprendre. Tu as reçu des gifles. Très fortes.

De plus en plus fortes. La dernière t'a même fait tomber, le nez sur le ciment.

Le sang.

Pas eu le temps de décroiser les mains pour amortir ta chute.

Le bruit de l'os, cassé.

À terre, tu as aussi reçu des coups de pieds. Relevé sans ménagements. Remis à genoux.

Avec des cris de colère pour eux, de souffrance pour toi.

Encore quelques gifles.

Tu as cessé de demander.

Tu as essayé d'arrêter de pleurer - tu as arrêté de pleurer - à peu près - tu as recommencé à pleurer. À geindre. À pleurnicher. Tu t'es dit que tu devais arrêter. Une histoire de dignité. Ils t'ont ordonné d'arrêter - tu penses que c'est ce qu'ils t'ont aboyé - tu as arrêté - au moins d'y penser.

Tout ton corps tremble.

La peur de ne pas arriver à maintenir ta position. Alors qu'ils te l'ont ordonné.

La peur de recevoir encore des coups.

La peur de crever.

Dans cette cave sordide. Alors que tu ne sais même pas exactement où tu es.

Ni pourquoi tu y es.

Ils ont beau crier, te hurler dessus, tu ne comprends pas.

Tu ne sais même pas si l'un d'entre eux a pris la peine d'essayer de t'expliquer. Ils ne font qu'aboyer. Tu n'entends que des cris d'animaux, des hurlements de bêtes et tu es terrifié. Tu ne sais même pas exactement combien ils sont.

Tu ne sais pas ce qu'ils veulent.

Tu ne veux pas mourir.

Ils ont déjà tué...

Ils vont tuer encore.

Les corps jetés comme des déchets contre un mur sale du local à poubelle quand c'est le jour de ramassage des ordures ménagères et que ça pue la mort dans toute la cage d'escalier et tu ne veux absolument pas les regarder. Tu te dis que si tu ne les regardes pas,

peut-être qu'ils finiront par ne plus être là. Que ça ne sera jamais arrivé. Parce que ça ne *pouvait pas* arriver !

N'est-ce pas ?

Tu aurais voulu ne pas les voir mourir.

Ils t'ont ordonné de regarder.

Et tu avais tellement peur que tu as regardé. Tu les as suppliés, ça ne les a pas arrêtés.

Tu as voulu nier ce que tu avais vu, tu as hurlé, maudit, supplié encore mais les morts sont restés morts.

Tu ne veux pas regarder les corps. Mais ils sont là. Jetés contre le mur sale.

Ils seront toujours là.

À jamais.

L'image est restée dans ta tête. Le monde entier te crache son sang à la gueule depuis sa gorge tranchée et toi tu le regardes en essayant de ne pas bouger pour ne pas recevoir de coup. Ne pas bouger. Prier pour oublier. Ne pas avaler le sang, la salive et la peur de tes aimés dont tu as été aspergé.

Tu as entendu leurs bourreaux en rigoler.

Tu les as entendus grogner et s'encourager - rire aussi.

Des rires de hyènes.

Du bruit blanc et tes assaillants.

Et tu les hais à peine à moitié de ce que tu te hais toi-même parce que tu n'as rien fait.

Te dire que tu *ne pouvais rien faire* ne suffit pas à t'apaiser. Tu te le dis quand même. Tu es dans un tel état de sidération que tu pourrais presque te le chanter.

Le sang qui coule de ton nez cassé le long de ton visage, à l'intérieur de ta gorge. Tu ne sais pas si ce n'est que le tien. Tu as du mal à respirer.

Tu ne peux plus regarder - par pitié !

Tu as mal partout. Tu t'es remis à pleurer. Peut-être que tu n'as jamais arrêté.

Tu essaies une dernière fois :

- S'il vous plaît...

- Tais-toi !

Tu te tais.

Dans la lumière dégueulasse, ils amènent ta fille devant toi.

Il ne reste plus qu'elle.

Et toi.

- Non...

- Ta gueule !

Le reste de ce qu'il dit, tu ne le comprends pas.

La gamine a un couteau sur la gorge. L'homme qui tient le couteau rit et aboie. La lumière sale tombant du plafonnier qui grésille lui fait une tête de Marlon Brando dans Apocalypse Now.

Elle a peur.

Ta fille a un couteau sur la gorge et tu es à genoux à ne rien pouvoir faire, à ne même pas réussir à accrocher son regard pour essayer de la rassurer, de la persuader que tout va bien se passer, ma chérie, ce n'est qu'un cauchemar, que vous allez vous en tirer, qu'elle va se réveiller...

Elle appelle sa mère.

Évidement.

Sa mère morte, jetée comme un poubelle contre un mur sale.

Tu ne comprends pas ce que tu fais là.

Tu as dû faire quelque chose. Tu n'es pas sûr de connaître ces types - toujours des types, pas vrai ?

La seule chose d'un peu pas bien dont tu te rappelles et qui te passe en boucle devant les yeux dans le brouillard rouge de cette cave dégueulasse et mal éclairée, c'est cette fois.

Cette unique fois, putain !

Chez Mamie.

Mais tu avais quoi ? Sept ans ? Huit, peut-être. La boîte avec les petits sous, comme elle disait, rangée dans le tiroir de sa table de nuit. Tu savais qu'elle était là. Tu y prenais régulièrement une pièce ou deux, en douce. Pas beaucoup. Pas grave. Elle te les aurait donnés si...

Persuadé qu'elle ne voyait rien. Elle était vieille, Mamie.

Ce jour-là, il y avait des billets. Tu lui a piqué dix balles en salivant à la fois du frisson de la peur d'être pris et de tout ce que tu allais pouvoir te payer avec ça. En vrai, pas grand chose. Presque rien.

Quand tu es parti, Mamie a ressorti la boîte pour te donner encore dix balles avec son bon sourire sous ses petits yeux plissés. Tout son amour - parce qu'évidement qu'elle savait - elle savait et elle te *pardonnait*.

Bordel !

Ton merci avait un goût de cendres.

Hier encore, tu avais huit ans.

Et tu t'en veux encore.

Ce serait pour ça que tu es là ?

C'est le seul souvenir qui te revient. En boucle. En boucle.

Mais tu ne peux pas être là pour ça. Alzheimer a bouffé Mamie il y a plus de quinze ans déjà. Jamais elle ne t'aurait fait ça. Jamais elle n'aurait pu penser à ça. Elle était standardiste, pas reine de la Mafia.

Elle est morte, Mamie.

Tu l'as pleurée et enterrée.

C'est terminé !

Mais tu n'arrives à te souvenir que de ça.

Cette petite saloperie-là. Ce regret-là.

De toute ta vie. Que de ça.

Quelle connerie...

L'un des types te dit quelque chose. Ou te demande quelque chose. Ou t'ordonne...

Tu ne comprends toujours pas.

Alors le type fait un geste vers celui qui tient ta fille. Le sourire de celui qui tient le couteau est dégueulasse.

Et toi, tu pousses un cri.

Le cri.

En criant, tu arraches les liens qui t'entravent les poignets, tu te rués vers l'avant.

Celui qui tient ta fille hésite la fraction de seconde dont tu avais besoin. Ensuite, il jette l'enfant sur le côté et tend son couteau vers toi pour que tu viennes t'y empaler. Il dit un truc que tu ne comprends pas et tu lui hurles la vengeance et la mort au visage.

Tu écarter la lame. Tu lui attrapes le crâne. Enfonces tes pouces dans ses yeux.

Et le type crie. Mais moins fort que toi.

Tout le monde crie. Mais moins fort que toi.

- Arrête ça !

Toi, tu enfonces tes doigts jusqu'à la garde. Tu n'arrête pas. Tu ne t'arrêteras pas.

Jusqu'à la sensation de gelée sur tes mains. Jusqu'à ce qu'il crève !

Qu'il en crève !

Qu'ils en crèvent ! Tous !

Ensuite, tu récupère son arme - un pauvre couteau contre des kalachs ?

Mais les types n'ont pas la même rage que toi.

Ils n'ont pas le même cri que toi.

Ils tirent vers toi mais tu n'es déjà plus là.

Tu en vois deux tomber - ces idiots se sont entretués.

On dit que les monstres sont des imbéciles ou des fous.

On le dit parce que sinon, quoi ?

S'ils en sont pas fous, pourquoi ?

On le dit mais toi tu sais que ce n'est pas le cas.

Toi tu sais.

Les monstres sont juste là.

Toi, tu cries.

Et tu te glisses dans les ombres projetées par ce foutu plafonnier qui n'arrête pas de bouger, dans les effluves des cadavres contre le mur, entre ces hommes que tu poignardes à la gorge.

Encore.

Et encore !

Tu n'as pas cessé de crier et ton cri les paralyse, les remplit d'effroi !

Tu vois ta fille ramper vers la sécurité.

Peut-être que, finalement, vous allez vous en tirer.

Peut-être qu'il suffit de crier.

l'air et la fureur - pour tout renverser.

Il suffit de crier.

Tu n'as plus d'air à expulser.

Tu n'as plus personne à tuer.

Le silence...

Et tu reviens à la réalité.

Il ne s'est évidemment rien passé.

Tu te croyais où ?

Au cinéma ?

Tu es toujours à genoux, toujours les mains croisées derrière la tête au niveau de la nuque, toujours le sang plein la figure, tes morts en tas contre le mur sale, toujours incroyablement envie de pisser. Tu pleures et tu as la morve au nez.

Le couteau glisse très vite le long de la gorge de ta fille. Le sang jaillit, ta pisse finalement aussi, mais plus de pleurs et plus de cris.

Tu n'as plus rien à crier.

Elle n'a plus d'air pour crier. Elle semble surprise. Elle te regarde.

Tout s'effondre vers l'intérieur. Définitivement, cette fois. C'est fini.

Tu n'as plus rien à sortir, plus rien pour le monde.

C'est.

Fini.

Ton regard rivé à celui de ta fille dont la vie s'enfuit. Qui ne comprend pas. Qui n'a même pas encore eu le temps d'avoir mal. Juste le temps d'avoir très peur.

Qui demande à son papa.

Mais pourquoi ?

Parce que les monstres sont là.

Partout - parce que le monstre, ça aurait pu être toi.

Parce que Mamie est morte en pensant qu'elle avait élevé un petit ingrat.

Tu mourras en pensant quoi, toi ?

Le tueur lâche ta fille.

- T'inquiète, te dit l'autre monstre, tu es le prochain.

C'est bien.

De Toutes façons, tu n'as plus de cri en magasin.